

Discours de Jacques Tephany le 12 janvier 2018

Je m'exprime ici au nom de l'Association Jean Vilar, de son président, Eric Ruf, et de sa nouvelle directrice, Nathalie Cabrera, tous deux empêchés. Avec une pensée particulière pour Jacques Lassalle, son ex-président, disparu le même jour que Sonia.

Voici Sonia au centre des regards et des pensées de son public, elle qui n'en eut jamais et qui en procura en si grand nombre à ses amis acteurs !

Sonia fut la servante au grand cœur d'un homme qu'elle trouvait grand et qui n'a pas toujours su lui exprimer sa reconnaissance. Elle connaissait cette difficulté à dire la tendresse chez Jean Vilar (lui-même s'en faisait le reproche), mais elle acceptait d'en souffrir un peu, beaucoup, passionnément. Elle m'a conté une anecdote significative de ce trait de caractère : un soir, avant une représentation du TNP à Chaillot, Vilar se tient au bas du grand escalier où s'écoule un énorme public. Il murmure : « C'est beau ». Et Rouvet de maugréer : « Il serait temps qu'il s'en rende compte ! » Vilar avait le remerciement rare...

Ce Jean Rouvet, administrateur du TNP, et lui aussi serviteur de Jean Vilar, aura profondément marqué Sonia. Elle le décrivait comme une sorte de tyran génial : en dix ans de pression maximale sur son personnel, elle admirait qu'il n'eut pas à subir un jour d'arrêt maladie de la part de ses subalternes, ce qui était à ses yeux la preuve de sa magistrale gouvernance.

Sonia fut à leurs côtés responsable du public, très précisément de la relation avec le public et non pas des relations publiques, elle tenait absolument à ce détail. Armée seulement d'un crayon et d'une gomme – et d'un paquet de Gauloises –, elle aura administré plus de 400 000 abonnés en se vantant n'avoir jamais commis une erreur de placement. Ce qui lui permettait d'avoir parfois, pour la génération qui l'a suivie, empêtrée dans ses logiciels et ses ordinateurs, des sourires moqueurs...

Après son départ du TNP, en 1966, et à côté de ses activités professionnelles – en particulier le secrétariat général du Centre National de Perfectionnement des Journalistes –, elle continua d'accompagner Vilar à Avignon, mais aussi à Paris, lui servant de secrétaire particulière aussi fidèle que nécessaire. Après son décès, elle poursuivit sa mission auprès de Paul Puaux qui fut, elle me l'a souvent dit, comme un frère pour elle. Avec lui membre fondatrice de l'Association Jean Vilar, Sonia m'a ensuite accompagné de sa confiance et de ses encouragements dans la nouvelle direction que l'Association Jean Vilar, au sein de la maison du même nom, à Avignon, se devait de prendre à l'orée du XXI^e siècle.

Apprenant peu à peu à mieux la connaître, j'ai compris qu'elle n'était pas seulement ce monument historique qu'elle s'amusait à promener dans les rues d'Avignon mais aussi une femme moderne, énergique, maîtresse de sa vie, parfois incommode, mais je la voyais désormais avec une indulgence affectueuse. Certaines lignes de sa personne me faisaient

penser à ma mère : la taille, la présence, la distinction. Et jusqu'au bout, l'indépendance, ainsi que la patiente intelligence du grand âge et des jours qui ennuiant.

Sonia avait une passion, sa famille, dont ses enfants et ses petits-enfants ont parlé mieux que personne... Mais son autre passion, c'était le festival d'Avignon dont elle fut la recordwoman des spectateurs et spectatrices. Elle en mit près de 60 à son compteur, ce que personne n'a égalé et n'égalerà jamais. Elle n'était pas de ceux qui trouvent que c'était mieux avant – si, tout de même, surtout une Antigone interprétée par son amie Catherine Sellers – mais elle était aussi friande de nouveautés contemporaines, tout en se plaignant qu'on ne comprenne pas les comédiens d'aujourd'hui au-delà du deuxième rang, ni qu'on oblige parfois le public à gravir des pentes caillouteuses pour aller applaudir un spectacle au bout d'une carrière inconfortable : quel manque de respect du spectateur !

Je la vois assise aux côtés de Jack Ralite, à l'écoute attentive des débats de la calade de la Maison Jean Vilar, à l'issue desquels j'avais droit à son évaluation sévère, souvent exacte, mais parfois d'une partialité injuste qui animait nos conversations ! Elle pouvait aussi se taire pesamment et, comme dit Pierre Daninos, charmant écrivain oublié mais auteur d'un précis de snobisme intitulé Tout Sonia : « Certains ont une façon de ne rien dire qui en dit plus long que s'ils parlaient ».

Ralite et Sonia, en chandeliers dans l'encadrement de la fenêtre de la Maison Jean Vilar, étaient comme les deux lumières, chaque année plus faibles mais chaque année plus indispensables, de l'âge d'or du festival. Aux côtés de Bertrand Poirot-Delpech, ils avaient été l'ultime rempart de Vilar en juillet 1968, de cet homme seul, abandonné par toute la profession, ce qui fit écrire à Poirot cette question pour Sonia toujours brûlante : « Aucun des animateurs de la décentralisation n'a fait le voyage d'Avignon : Père, gardez-vous à gauche ! »

Mais la solitude allait bien à Vilar et Sonia était une des rares à comprendre cette hauteur. Elle m'a souvent raconté que Vilar, certes, avait souffert de l'offense et de l'insulte, mais aussi s'était plu à lutter et finalement à triompher, car le Festival d'Avignon 1968, à la différence de certaine Guerre de Troie, aura bien eu lieu. Sonia gardait beaucoup de fierté de n'avoir pas abandonné son maître en si périlleuse situation.

Sonia a poursuivi ce service du grand homme et du théâtre populaire jusqu'à la fin de ses jours. C'était son utopie, son bonheur et son honneur.

Pensant à elle aujourd'hui avec vous si profondément, permettez-moi de vous lire ce que je trouve être une des plus phrases de la langue française (elle est de Chateaubriand) :

« Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien, mais avec les souvenirs !... Le cœur se brise à la séparation des songes tant il y a peu de réalités dans l'homme. »

Jacques Téphany